

Entretien avec **Jean-Jacques Sauvage Sensei**

Mené par Emanuele Boccalatte et Yves Lepoivre le 8/7/22
pour le compte du [KIRYOKU](#) de Turin, Italie



Ce mois-ci l'équipe de Kiryoku a traversé les Alpes jusqu'en région Occitanie pour rencontrer une figure phare du laido français et européen, **Jean-Jacques Sauvage**, laido 7e dan Kyoshi et Kendo 5e dan.

Des premiers pas dans le Judo aux plus hauts niveaux du sabre, c'est un plaisir de pouvoir lire la profondeur de ses réflexions sur les thèmes typiques concernant l'histoire, le développement et la vision personnelle de nos disciplines, dans une course folle à travers les détails et anecdotes d'un Sensei qui a plus à cœur la conscience de pouvoir donner et transmettre que celle d'un statut au sein d'un Dojo, avec un savoir qui vient d'avoir approfondi les détails de la Voie avec le calme et le soutien des nombreuses figures qui l'ont accompagné tout au long de son itinéraire.

Sauvage Sensei, comme toujours, c'est un honneur pour Kiryoku de pouvoir profiter du temps de personnes telles

que vous et de pouvoir apprendre directement des pionniers de l'art du sabre les pensées et les enseignements issus d'une vie d'apprentissage.

Évidemment, commençons par le début avec quelques notes biographiques pour mieux cerner votre personnalité pour ceux qui ne vous connaîtraient pas encore.

Je suis né le 9 décembre 1947 à Lisieux en Normandie et j'ai émigré à Versailles de 1975 à 2005.

N'ayant jamais su résister au soleil, je vis à présent dans le sud près de Narbonne.

Ayant passé toute une vie dans les arts martiaux, vous avez sûrement eu l'occasion d'apprendre et de travailler aux côtés de nombreux Sensei : quelles sont les figures pour qui vous avez le plus de reconnaissance pour avoir contribué à votre épanouissement personnel et pourquoi ?

Ma reconnaissance est grande et mon respect infini pour mon maître de Judo (1966-74) **Jean Pilorge** qui m'a insufflé :



- L'audace au mépris des obstacles et des dangers.
- À croire en notre hardiesse pour oser être soi.
- Qu'il n'était pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer
- Que les plus grands efforts de l'homme pour se dépasser sont vains si, au-delà de soi-même, c'est encore soi qu'il recherche, et non une réalité supérieure.

L'étude du Kime No Kata, pour le Brevet d'Etat de professeur de judo en 1971-72 au CREPS d'Houlgate en Normandie, m'a rapproché du sabre japonais. Un stage d'initiation Kendo-laido animé par **Jacky Vauthrin** à Lisieux en 1973-73 a stimulé ma curiosité.

Roland Degorce mon deuxième professeur de Judo (1975-79) à Versailles nous obligeait :

- À faire venir à l'esprit la rigueur, la patience, la beauté et l'efficacité de la forme, l'humilité avec constance, courage et persévérance.
- À savoir attendre pour mûrir, se corriger, se reprendre et stimuler notre enthousiasme sur ce qui reste caché ou ignoré.
- À supporter l'iniquité.

Le frère **Pantel** directeur du collège Saint Nicolas à Igny avait une culture lumineuse et sa confiance m'a construit.

Les experts de Kendo (pratiquant le laido) détachés par la ZNKR, **Hiroyuki Shioiri** Sensei en 1977-78, **Mineo Nakayama** Sensei 1979-80, **Nobuo Hirakawa** Sensei 1980-81, **Itsuo Naito** Sensei 1985-86, **Mutsunori Ishiyama** Sensei 1990-91, **Makoto Higashiyama** Sensei 1993-94... et les stages d'été au Japon (Kitamoto-Seitama) m'ont accompagné jusqu'à ce qu'une histoire prenne forme.

Il y a eu tellement de gens sur votre cheminement de progression, c'est agréable d'apprendre comment chacun a laissé une marque distinctive sur votre parcours. Une cinquantaine d'années se sont écoulées depuis que vous avez abordé pour la première fois l'art du sabre, un laps de temps assez long pour pouvoir parler des différences entre l'époque actuelle et l'environnement français du début : voulez-vous nous dire quelque chose sur cette époque où tout était à construire ?





Avant 1993 le laido français était une histoire de clan.

A l'époque il y avait une fiévreuse appétence de nouveauté qui ne savait pas exactement ce qu'elle désirait sinon l'envie d'autre chose. Avec une envie de bien faire chevillée au corps et mon désir d'intéresser les pratiquants, j'ai, par des actions multiples, novatrices, fédéré le laido français faisant passer les licences de 400 à 1930.

Pour répondre à la patience des impatients, j'ai organisé les premiers stages nationaux encadrés par des délégations japonaises.

J'ai créé la Commission d'enseignement et son BFEI, un Groupe France accessible à tous pour dégager une équipe de France ainsi que la Commission d'arbitrage.

J'ai rempli mes contrats moraux en devenant enseignant, formateur, examinateur, compétiteur, sélectionneur, DTR en Yvelines, Languedoc-Roussillon et en région PACA, DTN de 2001 à 2006, puis arbitre (Kendo, laido, sport Chanbara), juré d'examen aux grades régionaux, nationaux et européens.

Impressionnant et j'oserais dire que vous avez été inarrêtable dans le développement de cette discipline au niveau national, et au-delà : une passion aussi forte doit obligatoirement avoir une force propulsive hors du commun. Que représente le laido pour vous et que vous apporte-t-il ?

laido et Kendo m'ont révélé la noblesse du geste plus que le pouvoir des mots. Avec passion j'ai tenté de retrouver, avec sincérité j'ai essayé de comprendre, avec réserve j'ai osé partager. J'ai pris les mots que la légende et la tradition m'ont inspirés, non pour y mettre mon empreinte mais pour effleurer la plénitude, l'épure et la beauté. Je ne cherche pas à imposer ma vérité, juste à l'éclairer pour percevoir que la gestique du laido et du Kendo est bien au-delà de l'esthétique. Elle est toujours entre la pesanteur et la légèreté, entre la puissance et la fragilité, entre l'intérieur et l'extérieur. C'est bien parce que sa forme n'est jamais définitive qu'elle est le fruit d'une recherche permanente, d'un idéal de perfection propre à l'art martial.

De par ces duels fratricides, j'ai assumé des responsabilités nationales, afin de participer à l'évolution de certaines actions, de puiser le courage pour accepter l'inertie, de connaître les différences par la sagesse. L'histoire des hommes n'est jamais que l'histoire de leur propre guerre. C'est à chacun de la recommencer. Une guerre que l'on se fait à soi-même pour échapper à celle des autres. Si la beauté survient, c'est que la qualité du mouvement sert sans doute parfaitement l'idée.

Mais l'idée suffit-elle à créer la beauté ? Impossible de répondre. Je crois seulement que c'est au moment où l'on touche à l'essence même des choses, que l'on donne naissance à la beauté. Une manière d'affirmer aussi que ce qu'elle nous

donne à voir, est avant tout, le résultat d'une rencontre, d'une perception transformée, et cela pour nous offrir ces coupes, puis ces moments de grâce et d'éblouissement, pour arriver au bout du voyage qui n'a donc jamais commencé !

Comment votre relation avec les maîtres japonais a-t-elle commencé et quelles qualités vous ont permis de progresser sur votre chemin en Budo ?

Tout a commencé en 1993 avec Versailles Budo lorsque j'étais responsable de la commission laido du CNKDR.

D'avril 1995 à février 2008, j'ai organisé, avec l'accord du CNKDR, plus de 40 stages nationaux en la présence de Délégations Japonaises.

Malgré les nombreuses sollicitations des Sensei japonais, j'ai été contraint de par ma position, dans l'impossibilité de m'attacher à un Sensei.

Leurs repères sont des repaires et inversement.

Ce sont des êtres secrets, à la dignité naturelle, qui parlent peu.

Ce sont des hommes debout qui ne font que passer.

L'important ce n'est pas d'où ils viennent mais ce qu'ils donnent.

Ils possèdent en commun des thèmes qui structurent leurs récits. Ce sont souvent les mêmes et pourtant chacun les traite avec sa sensibilité propre, si bien que la palette s'enrichit à chaque rencontre et que le tableau brossé dispose de nuances qui en constituent la saveur et la valeur.



Ils ont les yeux du voyage intérieur ou ceux de l'insondable.

Ils sont un chemin qui nous ramène vers des terres oubliées, nous font découvrir les traces d'une époque devenue poussière et mettent au jour ce qui avait été la vie de ceux qui, couchés sous la pierre, sont retournés au sein de la terre. Hommes pudiques, délicats, attentifs à la nature humaine et à leurs passions, ils promènent sur le monde un œil distant dont on ne peut dire s'ils sont inquiets ou amusés.

Ils croient en la volupté des chemins arides et affirment que la posture n'a qu'une syllabe pour

basculer dans l'imposture.

Face à la violence du monde, à la brutalité, à la vulgarité ou à la médiocrité des comportements, ils pourfendent l'usure du temps pour rendre l'homme plus sage et moins amer.

Hommes de cœur, ils possèdent cette qualité précieuse méprisée par les arrogants : la gentillesse.

Ils cultivent le goût de la discrétion comme un savoir vivre, un art de l'élégance.

Leur regard est à lui seul une direction. Ils ont le regard du voyage intérieur qui touche à la vérité des êtres, au secret des cœurs et à la profondeur de l'âme.

Ils ne s'abandonnent que dans les moments de grande détresse et laisse apparaître à ce moment un désarroi profond.

Ai-je rêvé ces rencontres ?

Sont-elles véritables ?



Qui est votre Sensei de référence et par conséquent quel Ryu avez-vous abordé ?

J'ai découvert Muso Shinden Ryu sous l'enseignement de **Jean-Pierre Raïck** Sensei, mon professeur, ainsi que Tamiya Ryu. J'ai pratiqué un peu Hoki Ryu avec **Hiroyuki Konaka** Sensei. **Hikoshiro Sato** Sensei m'a préparé au 6e dan et **Takashige Yamazaki** Sensei à mon 7e dan.

Avec votre vaste expérience, avez-vous été en mesure de réaliser des différences évidentes entre les modèles d'enseignement japonais et occidental ou y a-t-il des points de superposition particuliers ?

Le Dojo est un symbole très fort du Budo, lieu de vie, de progression, un endroit où souffle un esprit, d'où l'harmonie et la sérénité naissent des rencontres entre les hommes, des

fonctions, des capacités mais aussi des attentes, des croyances, des hasards, des certitudes indicibles.

J'ai retenu qu'il n'existe pas dans le domaine pédagogique de recette idéale, d'enseignant idéal, d'élève idéal effectuant un Kata idéal devant un jury idéal, sous les yeux d'un Sensei idéal.

L'essentiel est d'être car l'enseignant ne peut se reconnaître que là où il est engagé.

L'enseignant devrait élever l'élève comme il souhaiterait l'être lui-même, le faire parvenir là où il voudrait lui-même être.

En parlant d'approche, comment un pratiquant aborde-t-il cette discipline pour la première fois, quelles raisons guide et son choix selon votre expérience ?

Tout pratiquant, dans ses débuts, est confronté à la rigueur de la pratique, à cette précision du geste et à la nécessité de s'exprimer au travers d'un cadre rigide et précis. Au départ, il peut se sentir frustré et même contraint par les détails du geste. Peu à peu, il accepte cette rigueur et comprend sa nécessité. Arrive ensuite le moment où nous voulons savoir pourquoi nous pratiquons et non comment ? Pourquoi pratiquons-nous Muso Shinden Ryu et pas Muso Jikiden Eishin Ryu, Shinkage Ryu, Tamiya Ryu, Katori Shinto Ryu, Hoki Ryu, Suio Ryu ou Tatsumi Ryu par exemple ? Il n'y a pas de vérité mais des jugements de goût

relatifs à des configurations intellectuelles, conceptuelles, historiques ou idéologiques particulières. Qu'importe le Ryu choisi, il s'agit avant tout de cultiver le geste pur.

Qu'est-ce que le geste pur ? C'est le geste débarrassé de l'ambition, de l'angoisse, du vouloir faire qui puise son origine dans le "moi". Le geste pur est une pensée féconde quand il réveille la conscience de ce qui n'est pas juste. Il est un langage à ressentir le monde et la place qu'il occupe dans celui-ci. Ne pas l'enfermer, ne pas le retenir. Sa légèreté accélère sa course, libère la technique. Il se prolonge à l'instant même où il s'arrête. Le geste devient unique par ce qu'il fait au moment où il le fait. Il libère l'être et non le paraître. Le geste guidé par un esprit serein et libre, dévoile son âme et révèle la main du maître.

Ce sont pour moi des pensées profondes qui n'ont pu se développer que par un chemin introspectif très prudent, signe d'une volonté précise, comme vous le disiez aussi au début, de se conformer à certains devoirs moraux comme l'enseignement. Quand avez-vous commencé à penser à cette phase ?



Mes premiers pas en judo se situent en 1970 à Vimoutiers (Normandie).

Mes premiers balbutiements en Kendo-laido remontent deux années avant la création de Versailles-Budo en septembre 1979. C'est à ce moment que j'ai commencé à enseigner le Kendo et le laido sans exigences particulières ayant à la base une formation d'enseignant. Dans les années 2000 nous étions 120 adhérents.

Et durant tout ce temps et avec toutes les transformations que vous aurez vues, est-il possible d'esquisser les changements qui ont caractérisé cette discipline au fil des années et quel est votre objectif aujourd'hui ?

Le laido a changé, il aspire à sortir de son cadre pour devenir un outil de connaissance de soi et de développement de la personnalité. Sa mission n'est pas seulement destinée à transmettre des connaissances ou des savoirs mais également à allumer des feux : le feu de l'attention – le feu de l'étonnement – le feu du courage, de la détermination, de la liberté d'être soi – le feu de la passion, du partage – le feu d'une véritable aventure humaine.

C'est respirer son origine et sa propre fin, tendre vers le dépouillement, saisir ses résonances profondes.

Enseigner empêche d'être trop tranquille, de s'étioler.

On n'enseigne pas ce que l'on veut. Je dirais même que l'on n'enseigne pas ce que l'on sait ou ce que l'on croit savoir. On enseigne et on ne peut enseigner que ce que l'on est. L'essentiel est d'être et il ne peut se reconnaître que là où il est engagé.

De changements en transformations d'objectifs, même en restant dans l'espace temporel limité d'une leçon il y a certainement des points fixes que vous abordez dans votre enseignement : comment ces principes se reflètent-ils dans un de vos cours de laïdo ?

L'art, depuis l'origine du monde n'est que mouvement. Il naît de contraintes, vit de luttes et meurt de libertés. Il va chercher la vie et le frisson de l'âme humaine au cœur d'un patrimoine culturel qui n'est pas sien mais qui le construit. Comprendre ce que nous vivons et ce que nous sommes. Sentir ce qui peut être dit et ce qui peut être tu.

Il sort son sabre de son étui, avec le même mouvement, la même assurance. Le regard calme et grave, il laisse le mouvement naître en lui pour dévoiler les trois dimensions du temps. Le présent du passé c'est la mémoire. Le présent du présent c'est la vision. Le présent du futur c'est l'attente.

La peur de la répétition est toujours présente. Elle achève l'inachevé capable de se métamorphoser en art de la vie.

Un souffle, une ombre, un rien...

Il affronte le vide pour cultiver la correction et la courtoisie exigées, la discipline qu'il faut observer, l'humilité qu'il faut ressentir et la sincérité qu'il faut y appliquer.

Sans naissance et sans fin, la perfection et l'imperfection se côtoient pour exprimer l'invisible par le visible. Elles sont telle une ombre figée avant d'atteindre leur but sans la volonté ni l'espoir d'être plus grandes ni plus fortes. Elles ne prennent corps que sur l'effacement de leur propre trace dans la perception de l'autre.

Ce voyage se dresse à-travers l'authenticité, la véracité, la fidélité pour atteindre cette supériorité esthétique et spirituelle... pour aller à l'essentiel, encore et toujours, qui reste la plus difficile à atteindre... pour trouver le silence qui crée, pétrit, sculpte l'humain qui est en lui.

Ce que le Katana coupe en dernière étape c'est ce qui s'écoule au-dedans de lui et non pas ce qui existe en dehors de lui.

Il l'observe longuement sa lame, puis avec un bref sourire il la nettoie de ses maldresses et la glisse au fond de son étui.

Le lendemain, la même scène se reproduit.



Quel est selon vous un impératif urgent pour garantir l'amélioration constante de cette discipline, à travers la grande charge culturelle et philosophique qu'elle porte en elle ?

Il est urgent que les responsables et enseignants se réveillent et entendent le côté culturel, martial et spirituel du laido. Sinon, il continuera à s'égarer pour devenir une simple activité sans contenu, sans âme, sans caractère particulier. Les regardant et ne les voyant pas, il les nomme les invisibles. Les écoutant et ne les entendant pas, il les nomme les inaudibles.



Les touchant et ne les atteignant pas, il les nomme les impalpables. Insaisissables et fuyantes, elles purifient sans vexer, rectifient sans contraindre, éclairent sans éblouir. Celui qui s'abandonne n'en parle pas.

« Un aveugle désemparé s'arrêta au bord du trottoir et attendit qu'on vînt l'aider.

Au bout de quelques instants, une main lui saisit le bras.

L'autre homme ne disait rien, mais d'un pas commun ils s'engagèrent sur la voie.

Lorsqu'ils furent parvenus tous deux sur le trottoir d'en face, l'inconnu

desserra son étreinte et lui murmura: "Merci, Monsieur, d'avoir aidé un aveugle à traverser la rue". »

Voilà une anecdote sur l'aléatoire et la fausseté du réel.

Elle relève davantage du combat entre l'obscur et l'obscurité que de la clairvoyance.

Alors, quelle conclusion pouvons-nous tirer sur l'avenir du laido européen et comment devons-nous promouvoir ses valeurs ?

La réponse à cette légitime interrogation semble se dessiner assez clairement. Je pense que le laido occupe une place essentielle dans le paysage européen. Il met en relief l'importance de la courtoisie et du respect mutuel. Il renforce la paix et la prospérité parmi toutes les fédérations. Restant fidèle à ses origines, il grandit raisonnablement avec sagesse et efficacité. Néanmoins, les délégations japonaises restent indispensables à notre cheminement.

Les valeurs en jeu sont nombreuses et profondes, elles véhiculent pleinement le concept de Voie. L'aspect de l'approche de la discipline est toujours au centre de cette discussion intéressante et nous avons déjà évoqué les raisons qui poussent un néophyte vers l'art de l'épée. Alors comment présenter toutes ces notions à un

praticien encore inexpérimenté et quels conseils pourriez-vous lui donner pour consolider cet intérêt ?

Je lui répondrais simplement que la force suprême de l'art est de nous contraindre à vouloir épuiser en lui l'inépuisable. Je commencerais par lui désapprendre les formes acquises dans les autres disciplines.

Je l'inviterais à s'abandonner aux formes du temps, à éluder ses certitudes, à oser pour voir et penser différemment, à être curieux pour éprouver l'âme humaine...et enfin à être.

Je lui souhaiterais d'aimer ce qu'il faut aimer et d'oublier ce qu'il faut oublier.

Je lui souhaiterais des passions, des silences, de résister à l'enlèvement et à l'indifférence, aux vertus négatives de notre époque.

« A défaut de découvrir ce que vous êtes, cessez progressivement d'être ce que vous n'êtes pas. Vous deviendrez alors ce que vous pouvez être de meilleur !

Trouvez la joie dans ce qui est simple et gratuit, car le bonheur n'est pas une destination à atteindre mais une façon de voyager! »



Revenons plutôt à un aspect plus général, et aussi en vertu du nom choisi pour votre école à Versailles, quel enseignement du Budo vous sentez-vous particulièrement

proche et donc essayez-vous de transmettre de préférence ?

La responsabilité de l'enseignant quand il juge n'est pas d'exercer d'hégémonie sur les pratiquants...

En dehors des critères définis par la ZNKR lai, notre bienveillance doit chercher plus à valoriser qu'à sanctionner. Elle devrait s'attacher à voir son regard, prendre en compte ses prises de risques, ses audaces, ses affrontements, ses limites, percevoir son émotivité et l'incomplétude de ses gestes pour l'inscrire dans un espace où elle lui offrirait simplement le droit d'être.

Nous sommes déjà incroyablement arrivés à la conclusion de notre rencontre, le temps a littéralement volé en votre compagnie, abordant des thèmes profonds qui caractérisent les différents aspects du cheminement.

Tout en vous remerciant encore pour le temps que vous nous avez consacré, et cela a été un réel plaisir, nous avons pour habitude de terminer par une anecdote qui a



caractérisé la pratique d'un Sensei et nous voudrions donc encore vous demander de nous dire quelque chose de spécial qui vous a donné une inspiration supplémentaire de réflexion et qui peut être révélateur de votre approche particulière de la pratique de l'art du sabre.

Un jour de fatigue, sans me plaindre de mes genoux sanguinolents, de mes pieds qui refusaient de glisser, Soo giri me posa problème... Irrité et furieux devant mon incompréhension, il tenta avec fermeté, rigueur et précision de m'expliquer mes lacunes, avec un phrasé prudent et calligraphié. Pour venir au secours de ma détresse, il me demanda de le suivre hors de la ville d'Ageo,

chez un ami, propriétaire d'un terrain boisé.

Et nous voilà au milieu des bambous, avec nos sabres. De nos coupes, des énergies horizontales, diagonales et verticales se dégagèrent pour créer un espace où le regard et le souffle se promenaient de surface en profondeur, d'éléments tangibles en sensations...

Que cherchait-il à transmettre ? La maîtrise des différents angles de coupe (Hasuji) ? L'utilisation parfaite du Te no uchi, du Furikaburi, du Monouchi ? La masse du sabre ? Le souffle de la lame (Tachi kaze) ? Retrouver l'âme de chaque geste ? Faire vivre son sabre qui devient le prolongement de soi-même ? Il semblait ravi de cette expérience, puis sans mot dire il s'éloigna un instant, me laissant avec moi-même.

Dans cette nature je ressentis le silence et au creux de ses absences, le Katana se fit verbe.

« Toi, voyageur qui me découvres...

Pour plonger dans mes artères et mes venelles, il faut accepter de t'abandonner au tumulte des vies, qui dès l'aurore m'électrise.

On ne coupe pas dans le lieu, on coupe le lieu.

Ce que tu coupes en dernière étape c'est ce qui s'écoule au dedans de toi.

Je t'ouvre mes portes sur des duels fratricides.

Je t'apporte du contenu pour créer des réciprocités,

Je te dévoile mon héritage,



Je suis un véhicule pour la civilisation. C'est l'un des grands défis de la vie moderne. Ce devoir que nous avons désormais de prendre l'autre en considération, de réfléchir au type de relation que nous aurons avec cet autre auquel nous sommes sans cesse confronté. On peut le faire dans la peur ou la colère, ou d'une façon plus intelligente et positive.

Je propose à chacun d'être l'un des dépositaires d'un patrimoine, d'être de ceux qui l'enrichiront, d'être aussi un passeur de témoin.

Le contrôle de soi est intemporel, apaisant, ne laissant plus l'urgence l'emporter sur l'essentiel.

Sous mes airs de grande simplicité, se cache la fureur, la souffrance et la dureté d'un voyage à travers le temps.

Ma froideur est celle de la nostalgie, la face d'un passé anachronique menacé par le passage du temps, de la désillusion.

Le son de mon Ha saki, ouvert à toutes les audaces, transcende la chair, le désir, l'adversité, le jeu.

Ma sérénité, dans un climat de survie permanente, est un défi de tous les jours pour renouer avec les icônes du passé denses et riches.

Mes facéties de langage sont gage de politesse, de rigueur, d'honneur et de fidélité.

C'est pour cela que je te fascine, que je te happe sans répit, laissant à ta mémoire des images qui longtemps t'accompagneront.

Quand la nuit s'étend en ombre sur le parquet,
Lorsqu'une lune pleine déchire le ciel et glisse une lueur apaisante,
Dans ces silences que seuls les vents troublent,
Dans cette pureté absolument étrangère au monde des humains...

Il te semble percevoir toute la magie dont je suis capable !

Je suis un DO dans lequel il fait bon se perdre, errer, découvrir la richesse des rencontres.

Je cherche avant tout la paix de l'âme pour inscrire en toi des instants de quiétude.

Je ne suis jamais aussi désirable que lorsque le soleil incendiaire me sublime, empourpre mes flancs.

Il m'a appris l'éclat, la fragilité et la pureté,

La perfection et l'imperfection sont un cheminement qui dépouille l'homme de ses artifices, une volonté de comprendre, une envie de partager, de respecter cet "autre" qui me révèle l'essentiel, l'humain qui est en toi !

Le temps te révélera que la responsabilité de l'enseignant n'est pas d'exercer d'hégémonie sur l'élève.

Sa bienveillance doit chercher plus à le valoriser qu'à le sanctionner. Elle devrait s'attacher à voir son regard, prendre en compte ses prises de risque, ses audaces, ses affrontements, ses limites, percevoir son émotivité et l'incomplétude de ses gestes pour l'inscrire dans un espace où il lui offrirait simplement le droit d'être. Avec orgueil je te le dis, je suis au service de l'une des plus belles disciplines. »



Kiryoku.it (Torino)